

La Maria

Marie-Célie Agnant

Numéro 782, janvier–février 2016

L'amour du monde - socle de toute résistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80010ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Agnant, M.-C. (2016). La Maria. *Relations*, (782), 20–21.

répulsion presque viscérale de tout ce qui est organique et nourricier, et ce, en vue du triomphe d'une volonté de contrôle. Cette misogynie va se projeter sur le corps, la vie, la nature, la sexualité... Mais le corps n'est pas une mécanique, on ne le maîtrise pas comme une automobile ou un ordinateur. À s'acharner contre les désirs du corps et du cœur pour prouver une supposée supériorité du masculin sur le féminin, on entre résolument dans des perversions destructrices.

Au fond de ce gouffre, nous retrouvons la peur qu'engendre notre dépendance complète vis-à-vis de la nature, vue comme femme et mère première. Et si on enlève Dieu, cette dépendance devient absolue, insupportable. Il n'y a plus de « médiateur garantissant la bonté » entre nous et la nature. Ce que j'essaie de dire, c'est que dans l'ordre de la grande nature universelle, l'enfant ne sort jamais du ventre de sa mère : nous sommes, toute notre vie, dans ce ventre. Nous dépendons de la sève des plantes qui nous nourrissent, de l'oxygène qui circule dans l'utérus, des fluides nourriciers qui irriguent les plantes... C'est une question de vie ou de mort. Si nous ne retrouvons pas le bonheur de dépendre d'une sorte de maternité universelle, nous ne survivrons pas. Cela ne se produira pas seulement parce que nous aurons déséquilibré la température, pollué l'air et acidifié les océans ; ce sera surtout parce que nous n'aurons plus le goût de vivre.

Nos monothéismes ont surdéveloppé un Yahvé royal, un dieu Père, un Allah surpuissant, pour nous protéger d'elle, la nature supposément cruelle. Mais la « Source transcendante » ne peut être qu'en accord avec elle. Les sociétés misogynes sont destructrices de la nature, et ce, d'autant plus compulsivement que le « Père » (Source transcendante) serait mort, comme l'annonçait Nietzsche. La mort du « Père » n'a pas apaisé la misogynie contre dame nature, elle a transformé la nature en mécanique à dominer. Accepter le féminin, c'est accepter que notre naissance a été un acte, que notre vie est à chaque instant un acte, que cet acte est une relation, que l'on ne peut échapper à cette relation. Elle sera amour ou haine, mais elle ne pourra jamais être une relation de sujet à objet, c'est-à-dire une non-relation, une exploitation.

Si je me suis intéressé aux peuples innu et inuit, c'est que dans leur état premier, ce sont des civilisations fondées sur une communauté des âmes, qui englobe tous les êtres vivants. Appartenir à cette communauté, y être dépendant pour sa vie et son renouvellement, n'est pas une humiliation ni une méprise ; c'est au contraire participer à une grande fête, à un chant de la terre, à une hymne à la joie. Nous ne nous en sortons pas sans une réconciliation réelle et sincère avec la vie telle qu'elle circule dans nos artères. ©

**Entrevue réalisée par Jean-Claude Ravet,
avec la collaboration d'Emiliano Arpin-Simonetti**

LA MARIA

Marie-Célie Agnant

L'auteure, écrivaine, vient de publier *Femmes au temps des carnassiers* (Remue-ménage, 2015)

Les plus vieux parmi les vieux racontent qu'elle avait toujours fait partie du temps, ce temps impassible, qui fuyait tout en demeurant immobile. Elle était apparue, précisent-ils, aux premières lueurs ; elle était le temps. Sur une terre où les gens espéraient sans cesse recommencer leur vie, elle était là, depuis toujours. Debout. Sans commencement ni fin, avec ses racines plongeant loin, très loin, ses racines qui faisaient fi des estuaires et des deltas, qui marchaient, rampaient, voguaient, allaient se baigner de l'autre côté de l'océan, voyageaient comme bon leur semble dans toutes les profondeurs, aux confins de tous les univers.

La tête sans cesse levée vers le ciel, elle avait conclu un pacte avec la vie. Ni les famines, ni les sécheresses, ni les ouragans et leurs vents de folie, encore moins la détresse du quotidien, de même que l'inconscience ou l'appât du gain qui font aller les cognées, ne semblaient la menacer. Tous l'avaient épargnée.

En arrivant au carrefour des Quatre-Chemins, on ne voyait qu'elle. Sa couronne repoussait le ciel, ses branches se frottaient aux nuages et son regard était posé droit sur l'océan. Entre fromager aux contreforts ailés, ceiba, séquoia et baobab, aucun arbre ne lui ressemblait. Arbre sacré pour les Tainos et les Mayas, qui depuis les temps perdus le considéraient comme l'axe du monde, on l'appelait La Maria.

« J'ai vu toutes les aurores, j'ai connu tous les couchants, un nouveau soleil se lève pour moi chaque jour, et mes matins ne sont jamais anciens », clamait-elle. Rien n'était plus vrai, puisqu'à force de grandir et d'aimer, son cœur, sans cesse, se renouvelait. Le jour, sans rien demander en retour, elle prodiguait ses bienfaits : de l'ombre aux passants, un gîte aux colonies d'oiseaux, ses troncs multiples en soutien à ceux qui ployaient dans la tourmente, et surtout, elle recueillait leurs rêves, sans manquer de leur donner, dans un murmure, à peine un souffle, le courage pour continuer quand ils voulaient abandonner ; car elle symbolisait la force et l'endurance rebelle.

Les plus vieux parmi les vieux disaient aussi qu'elle savait causer au Grand Esprit, celui qui gouverne et ordonne toutes choses, dirige la course du soleil, les apparitions de la lune, la croissance de chaque brin d'herbe. Elle avait le pouvoir, La Maria, de reconnaître toutes les voix de la nature, et décryptait toutes les langues de la nuit. Bien avant l'aube, chaque jour, bien avant le gazouillis des oiseaux, elle offrait ses oraisons : « Merci la vie, pour toutes ces étoiles, partout là-haut ; pour l'horizon, tout ce qu'il m'offre à perte de vue ; pour les autres arbres, les fleurs, leur sourire et leurs parfums, le chant



Olivier Hanigan, *Arbre à la poupée vaudou*, Les Gonaïves, 2004. Artiste invité du n° 697 (décembre 2004) et du n° 763 (mars 2013).

des oiseaux, l'enchantement de leur plumage, merci. Pour l'herbe qui se trémousse au soleil; mon feuillage, chaque jour ivre de rosée; les rivières où fraîchissent mes racines; pour ces racines, mes bras, mes jambes, qui ne connaissent nulle frontière, encore merci. Merci la vie, enchaînait-elle, pour ma couronne qui se moque des murs infranchissables, la douceur de la brise dans mes branches, cette tendresse du vent qui en retour reçoit mes plaintes telle une offrande. Pour le mystère impénétrable des montagnes qui se repaissent des nuages, pour la compagnie des bêtes sauvages, poursuivait La Maria, leurs grognements de fauves, leur souffle impétueux, merci. Merci aussi pour le jour qui passe et celui qui vient et, dans mon feuillage, le froufrou obstiné du temps qui fuit. Pour la vie, qui de mon tronc bien fiché en cette terre, sourd depuis la nuit des temps, merci, ô, mille fois merci. » Tout cela ne peut être qu'amour, pensait La Maria, et elle égrenait dans le vent un chapelet de paroles qui faisaient croître cet amour: liberté, égalité, fraternité, autant de mots qui faisaient frémir sa sève, traversaient cette terre où son tronc était fiché, se mêlaient aux océans, loin, loin, vers d'autres terres tenaillées par la soif.

Puis une nuit, dans un écho diffus, le vent s'est mis à porter des rumeurs étranges qui semblaient sourdre du cœur des hommes, concert de voix sépulcrales et hargneuses:

— Alors, l'amour est mort, disaient les voix dans la nuit.

— Oui, l'amour est mort et bien mort! Les oiseaux, dorénavant, se nourriront des yeux de nos enfants!

— Et la haine empoisonne l'eau pour la soif?

— Oui, la haine s'est emparée et pour toujours, de l'eau pour la soif! L'eau désormais empoisonnée, l'eau séquestrée. Son âme gît à présent dans les coffres des banques! Il ne reste que La Maria.

Que La Maria! Sacrilège, murmuraient en sourdine des voix:

— La Maria vigie? La vestale?

— Celle-là même dont on dit que dans les jours les plus noirs et les plus sombres de cette terre, elle a donné les preuves de son inconditionnel amour, qui a donné sans exigence de retour, faut-il l'oublier?

D'autres voix s'élevaient.

— Elle a donné surtout l'exemple à suivre: ne pas se soucier de qui recevra, distribuer également, sans condition.

Suivirent malgré tout tumultes et pillages. Un brasier de haines aveugles incendiait le cœur des hommes, un sentiment d'inéluctable planait. Débâcle. Sang dans le vent. Nuages effilochés par un temps dépourvu de mansuétude.

La raison sur le billot. La raison décapitée. Ne demeure plus qu'une parole, une seule:

Le monde peut exister sans La Maria! Que son amour soit maudit!

Et puis un jour, la lumière bleue du matin emprunta une teinte rouge flamboyant: trépидations, secousses, stupeurs et convulsions; la terre ce jour-là se déliait puisque, aveuglés par la haine, les hommes, loin de tout sentiment d'humanité, plantaient leurs crocs dans le tronc de La Maria. Elle s'est mise à tanguer, La Maria. Sans cris annonciateurs, sans tambours, une énergie sourde, une colère impétueuse, brusquement, s'est mise alors à monter, surgissant des entrailles de la terre, puis dans un déchirement, comme un cri, celle-ci s'ouvrit.

Dans cette lumière rouge sang qui tombait du ciel, c'était le jour, c'était la nuit. Détachée, La Maria semblait dériver comme un voilier dans la tourmente, pâle et tremblante, sur la terre cassée, ses ramures éparpillées aux quatre vents, elle s'étendit dans la disgrâce des terres. Bien vite, la mer s'est avancée pour lui caresser les flancs, pendant un long moment les houles l'ont bercée. Dans l'ombre de son sommeil, le vent pénétrait, bleu, sec et froid. Puis son souffle, telle une eau salvatrice, montait vers le ciel qui pâlisait. Mais ne voilà-t-il pas que toute sa sève soudain, toute sa force, comme un fleuve en crue, en gros bouillons, se mit à jaillir. Sans césure, sans ponctuation, La Maria traçait dans cette terre amère son testament. Elle savait bien, La Maria, que l'on est souvent si mal protégé dans l'amour, que ce désir universel d'amour pouvait être interprété simplement comme une chimère. Qu'importe, elle refusait d'y penser, puisqu'elle savait aussi que l'amour est don de vie, la vie qui ne s'arrêtera pas en dépit de notre capacité à la détruire. Et puisqu'elle savait aussi que l'espérance et l'amour ne sauraient jamais capituler, la terre se couvrit du sang de La Maria en attendant le retour du soleil.